

Bande dessinée d'un autre genre

«2019, année des meufs?» se demandait le magazine *Elle* au lendemain du réveillon. La suite de l'année lui a donné raison. Si elles pensaient surtout à «faire la teuf [...], plonger dans un bon bain de feel-good et [...] arrêter de culpabiliser», la vague féministe qui leur a répondu se montre déterminée à tout faire pour mettre enfin en œuvre une véritable égalité. Grèves — en Argentine, en Espagne et même au sein de la si tranquille Helvétie —, conférences, ateliers, rencontres internationales, concerts et expositions sont au programme cette année.

Dans le domaine de la culture aussi, les choses bougent. Et ce même au sein du monde — plutôt machiste¹ — de la bande dessinée. Trois ans après la polémique issue de l'absence de femmes dans la liste des nominés à son Grand Prix, le festival international de bande dessinée d'Angoulême s'est retroussé les manches

Fig. 1.: Alison Bechdel, «The Rule», *Dykes To Watch Out For*, Firebrand Books, 1986

et a revu sa copie. En 2019, le jury, présidé par une femme (Dominique Goblet) comptait pour la première fois plus de femmes que d'hommes, un quart des 54 livres en sélection avaient été écrits par des femmes — c'est aussi une première — et deux femmes — Emil Ferris et Rumiko Takahashi — ont obtenu les prix les plus prestigieux, respectivement le Fauve d'or pour *Moi, ce que j'aime, c'est les monstres* et le Grand Prix récompensant l'ensemble d'une carrière.

Alors, la bande dessinée est-elle un nouveau héraut de l'égalité entre les sexes? Ne crions pas victoire trop hâtivement, car les stéréotypes et les embûches sexistes restent solides. On peut cependant souligner avec satisfaction que les instances dont dépend l'accumulation de prestige symbolique se diversifient, autant que la production elle-même. C'est une bonne nouvelle pour ■■■

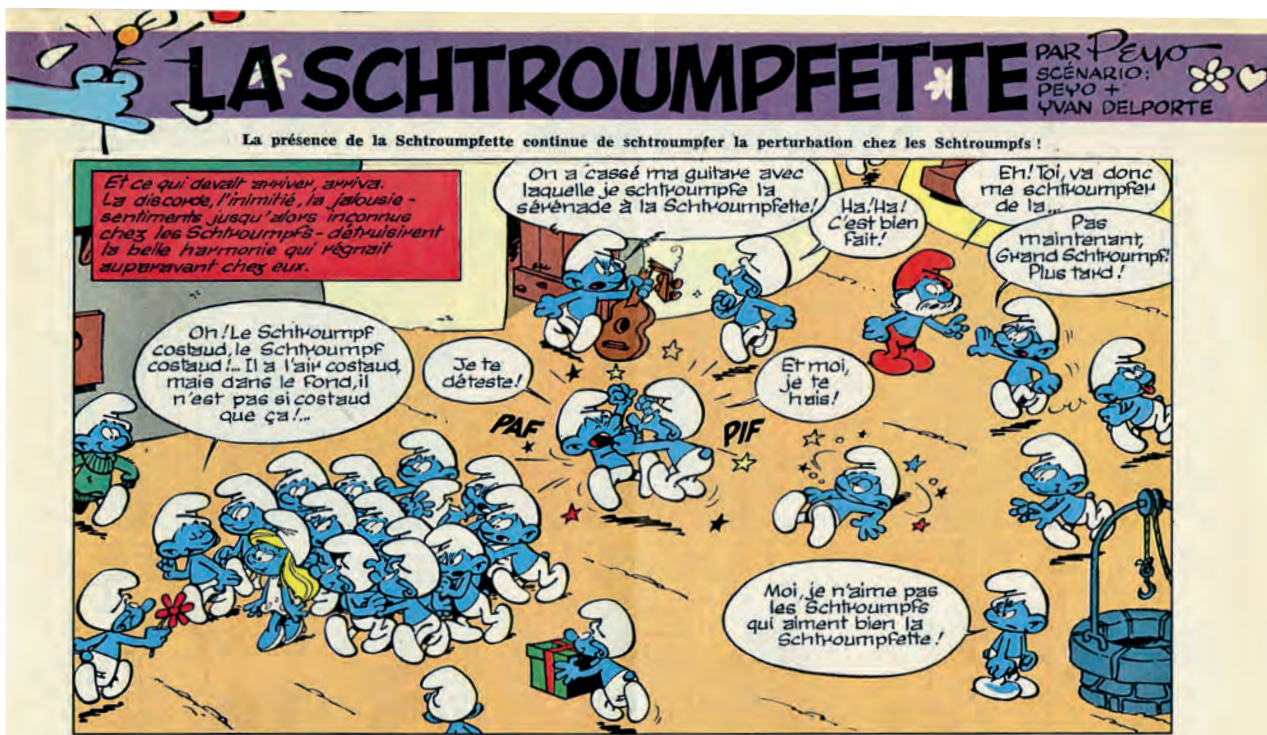


Fig. 2: Image stéréotypée de la femme, la Schtroumpfette a été schtroumpfée par le sorcier Gargamel pour schtroumpfer la perturbation chez les Schtroumpfs. Peyo (avec la collaboration d'Yvan Delporte au scénario), « La Schtroumpfette », *Spirou*, 1475, 21 juillet 1966, p. 17

La Schtroumpfette, Dupuis, 1967, p. 33

■ le lectorat et pour les professionnelles de la branche qui réclament à juste titre reconnaissance et place, pour contribuer, en égales, à faire vivre la bande dessinée. Au milieu de cette production, on voit par ailleurs apparaître de plus en plus d'ouvrages qui placent le neuvième art dans la lutte et la pensée féministes. En outre, et c'est moins connu, la bande dessinée propose des outils originaux pour l'analyse des médias de masse dans une perspective de genre.

La bande dessinée est-elle un nouveau héraut de l'égalité entre les sexes? Ne crions pas victoire trop hâtivement, car les stéréotypes et les embûches sexistes restent solides.

Bien que loin des ouvrages scientifiques des études genre, trois concepts créés par la bande dessinée sont pour-

tant entrés dans la culture féministe pour questionner et évaluer la représentation des femmes dans les œuvres fictionnelles.

Dans «La Règle» [fig. 1], une page publiée en 1985 dans sa série *Lesbiennes à suivre...* (1983-2008), Alison Bechdel relate une conversation avec son amie Liz Wallace, qui applique des critères spécifiques pour déterminer si elle va voir ou non un film : y a-t-il au moins deux femmes qui ont un nom dans l'œuvre? Parlent-elles entre elles? D'autre chose que d'un homme? Ce que l'on a baptisé «le test de Bechdel» exclut de fait près de la moitié de la production cinématographique. En 1985, Liz Wallace explique que le dernier film qu'elle a pu voir était *Alien* (1979), alors qu'en mars 2019, le site collaboratif bechdeltest.com démontre que sur 8'076 films, 3'425 (soit 42,4 %) ne remplissent pas les trois critères du test. 10% n'en passent aucun, c'est-à-dire qu'ils

n'intègrent même pas deux personnages féminins qui portent un nom. S'appliquant uniquement au taux de représentativité des femmes dans une œuvre, le test de Bechdel a des limites évidentes, puisqu'il ne mesure pas la qualité artistique d'une œuvre ni son niveau de sexisme. Ainsi un film peut rater l'un des critères tout en présentant des caractères féminins forts. Néanmoins, il a été adopté et reste utilisé par la critique féministe pour questionner le manque de diversité au cinéma.

Prolongation du test de Bechdel, «le syndrome de la Schtroumpfette» est une notion développée en 1991 par la critique américaine Katha Pollitt, qui constate que l'immense majorité de la production culturelle à destination des enfants concentre l'action autour des garçons, faisant des filles des agents accessoires et passifs de la narration. Ainsi, comme dans les œuvres de Peyo, une part majoritaire des récits pour la jeunesse voit un groupe de garçons accompagnés d'une seule femme, stéréotypée. Selon Pollitt, «le message est clair : les garçons sont la norme, les filles la variation ; les garçons sont centraux quand les filles sont à la périphérie, les garçons sont des individus alors que les filles sont stéréotypées. Les garçons définissent le groupe, son histoire et ses valeurs. Les filles existent seulement dans leur relation aux garçons.»² Le village des Schtroumpfs montre ainsi aux enfants que les hommes peuvent avoir une quantité de caractères, d'histoire, d'actions, d'envies, alors que les femmes ne sont définies que par la seule variable de leur genre. Leur caractéristique n'est pas d'être farceuse, gourmande, costaud, de porter des lunettes, mais d'être une femme, préoccupée essentiellement par son physique et dont la relation avec les hommes se résume à la séduction [fig. 2].



Fig. 3: Kyle Rayner découvre son amie Alexandra DeWitt assassinée et fourrée dans le frigidaire par son ennemi Major Force. Ron Marz (scénario), Darryl Banks et Romeo Tanghal (dessin), *Green Lantern*, Vol. 3, #54, août 1994, p. 15

Et de *Winnie l'ourson* au premier *Avengers*, ce schéma se répète durablement, la femme y est à la fois une curiosité et un alibi.

Les personnages féminins endossent également un autre rôle, celui de tremplin pour un récit centré sur le personnage principal. C'est ce que dénonce Gail Simone dès 1999 sur son site internet ■■■



Fig. 4: La jeune fille sagement assise sur sa chaise. Bandeau-titre dessiné en 1905 par Marc Saurel pour *La Semaine de Suzette* (1905-1932)

III *Women in refrigerators*³ qui dresse une impressionnante liste d'héroïnes assassinées, violées, torturées, dépossédées de leur pouvoir ou passées du côté des méchants pour servir la narration, construite pour le personnage principal masculin. Leur mauvaise fortune permet au scénario d'atteindre un pic narratif, grâce auquel le héros développe ses pouvoirs et son caractère. La « femme dans le frigo » est une référence au numéro 54 de *Green Lantern (Deadly Force, 1994)* de Ron Marz (scénario) et Steve Carr, Derec Aucoin, Darryl Banks et Romeo Tanghal (dessin), dans lequel le héros Kyle Rayner découvre sa compagne Alexandra DeWitt découpée en morceaux dans le réfrigérateur [fig. 3]. Celle-ci n'est qu'un mécanisme pour soutenir le développement narratif du héros masculin, au lieu d'avoir son propre univers. Nous pouvons ajouter que ce mécanisme est un dispositif narratif normalisant les violences faites aux femmes et accentuant l'idée qu'elles sont fragiles. En effet, contrairement aux héros qui, s'ils trépassent, meurent héroïquement, les héroïnes sont plus généralement brisées dans des circonstances anodines⁴. On peut voir là un effet « demoiselle en détresse » qui imprègne de fait la culture populaire, depuis les contes pour enfants jusqu'aux bandes dessinées adultes.

Si le test de Bechdel est un concept qui s'exprime pour la première fois en bande dessinée, ce médium devenant dès lors le creuset d'une prise de position militante, ceux du syndrome de la Schroumpfette et de la femme dans le frigo émanent de critiques qui tirent de la bande dessinée des exemples caricaturaux, mais jugés typiques de la production culturelle des médias de masse. Est-ce dans la bande dessinée qu'on trouve les cas les plus flagrants de sexisme ? Certainement pas, car c'est l'ensemble de la production culturelle que ces trois notions questionnent avec sévérité : l'image des femmes véhiculée par les auteurs, scénaristes, dessinateurs, réalisateurs, romanciers, etc. Répondre à ce questionnement montre une trajectoire des mentalités passionnante quant à la place des femmes dans la bande dessinée, à corréler avec la place grandissante laissée à des voix féminines militantes, dont Bechdel est certainement l'une des précurseuses.

En effet cela ne fait pas longtemps que cette voix commence à être entendue. Première publication destinée à un public féminin, *La Semaine de Suzette* [fig. 4] date de 1905 déjà et était emmenée par Jacqueline Rivière — par ailleurs scénariste de *Bécassine* — et par une équipe de plusieurs illustratrices. Mais il s'agissait avant tout de transmettre des récits édifiants et des conseils pratiques à un public de jeunes filles aisées. Les autrices cantonnées au ménage et au public Jeunesse, le féminisme et la reconnaissance en tant qu'artiste sont encore loin.

Il faut en réalité attendre 1963 et Claire Bretécher pour que s'impose enfin une autrice de renom [fig. 5], et encore

« son statut vedette au sein du journal *Pilote* n'empêche pas sa mise à l'écart lors des conférences de rédaction, animées par René Goscinny. »⁵ Une décennie plus tard, entre 1976 et 1978, l'épopée féministe du magazine *Ah! Nana*, qui revendique d'être entièrement réalisé par des femmes et pour des femmes, ne dure que 9 numéros. Le journal trimestriel, qui se fait « l'écho des revendications féministes de son temps »⁶ est victime de son avant-gardisme : censuré par l'interdiction de vente aux mineurs en raison de son audace et de ses couvertures provocatrices, il finit par déposer le bilan.

Ainsi, pendant de nombreuses années, si certains titres, comme *Métal hurlant*, *Johnny*, *Pilote* ou (*À suivre*) publient quelques autrices, Gilles Ciment rappelle qu'il faudra « attendre le début des années 2000 pour qu'une véritable nouvelle génération voie le jour. »⁷

Le tournant du millénaire, et plus encore la décennie 2010, voit en effet exploser le nombre d'autrices — elles sont actuellement évaluées à plus de 27%⁸ — et l'on assiste à une féminisation du lectorat. La part des lectrices, qui a longtemps été négligeable, est aujourd'hui estimée comme étant quasiment paritaire⁹.

Ce qui nous intéresse ici, à part la réjouissante marche vers plus d'égalité, c'est que cette nouvelle génération, tant d'autrices que de lectrices, se montre particulièrement sensible à la question du féminisme. Cela se traduit par la diversité et le nombre d'ouvrages produits, mais aussi par des chiffres de vente en progression. En 2017, parmi les 40 millions d'albums vendus, Pénélope Bagieu [fig. 6] et ses *Culottées*, tomes 1 et 2, ont atteint les 8 et 12^{èmes} places d'un palmarès par ailleurs extrêmement masculin. Cette année-là, 117'100 personnes ont



Fig. 5: Claire Bretécher, « S.O.S. Cellulite », couverture de *Pilote*, 514, 11 septembre 1969
Centre BD de la Ville de Lausanne

ainsi acheté la première compilation des *Femmes qui ne font que ce qu'elles veulent*, tandis que le second volume s'est écoulé à 88'900 exemplaires.

Cet exemple, s'il est exceptionnel en termes de volumes écoulés et de popularité de l'autrice, n'est cependant pas un cas isolé. La situation semble avoir changé depuis l'époque, pas si lointaine, où les maisons d'édition désiraient cantonner la parole des femmes à la production *girly*. C'est ce dont témoignent de nombreuses signataires de la *Charte des créatrices de bande dessinée contre le sexisme*, dont la même Bagieu : « Moi, quand j'ai voulu ■■■



Fig. 6 : Sonita, une des nombreuses femmes qui n'en font qu'à leur tête.
Pénélope Bagieu,
« Sonita », *Les Culottées*,
17 mai 2016

III dessiner des super-héros, on m'a dit "super, il faudrait que ce soit des super-héroïnes, et qu'elles utilisent leur pouvoir pour faire les soldes". Le message de ces éditeurs-là, c'est "Tu es une femme donc tu t'intéresses aux fringues et aux chats mignons." »¹⁰

L'état du marché semble bien avoir changé, notamment au regard de la masse de publications féministes des dernières années, qui thématisent l'égalité entre femmes et hommes sous des angles aussi divers qu'une remise en question des relations de couple hétérosexuelles (Liv Strömquist), des portraits de militantes (Catel & Bocquet), une dénonciation de la pression à la maternité (Oriane Lassus), une analyse des dessous du genre et de la Pop Culture (Mirion Malle), l'évolution de la femme dans notre société (Jacky Fleming), l'histoire de la sexualité féminine sous le regard masculin (Strömquist) ou les grandes étapes du féminisme (Anne-Charlotte Husson et Thomas Mathieu).

Tout cela pour la seule année 2016. Cette liste, loin d'être exhaustive, s'étoffe tous les jours, aussi bien au sein des catalogues des maisons d'éditions indépendantes que des gros labels.

À nouveau cependant, gardons-nous de dresser un tableau trop idyllique de la situation actuelle et d'imaginer que les responsables éditoriaux se soient désormais découvert une conscience féministe. Des ouvrages féministes, oui, mais seulement s'ils font vendre ! Ainsi en témoigne Diglee, qui a vu l'un de ses projets d'illustration refusé, car l'héroïne était trop grosse [fig. 7] pour « une œuvre de fiction divertissante qui n'a pas pour but de passer un message. »¹¹

Cet exemple, choisi parmi un nombre incalculable de témoignages¹², semble indiquer que, pour certaines maisons et institutions du moins, il s'agit avant tout d'exploiter une nouvelle niche marketing, et de faire une rentable opération de *féminiwashing* : du féminisme uniquement mercantile et de façade.

En effet, féminisme et féminin sont encore traités avec suspicion et dédain par une culture faite par et pour les hommes et centrée sur l'univers masculin.

Comment envisager alors la véritable explosion du militantisme en bande dessinée ? On peut faire l'hypothèse d'une double origine à cette évolution. Elle commence avec l'explosion d'Internet qui permet de s'exprimer et de créer sans passer par une instance de légitimation. Tout particulièrement, « à partir des années 2000, blogs et Tumblr ont renouvelé les possibilités de publication individuelle et les femmes ont été nombreuses à s'en sai-

sir [...] L'émergence des réseaux sociaux a ensuite donné une nouvelle dimension à ces pratiques. » De fait, les féministes actuelles, dites de la troisième vague, ont largement utilisé « les nouveaux moyens de communication pour lutter contre les stéréotypes sexistes véhiculés dans les médias de masse traditionnels. »¹³ Ces pratiques diverses ont permis que « le Web [soit] devenu au cours de ces dernières années une plateforme féministe prolifique, hébergeant des projets de toutes formes et de tous fonds. »¹⁴

Si Internet est ainsi devenu un mégaphone du féminisme, la bande dessinée, parce qu'elle est un art dont la légitimité est plus récente, apparaît comme un moyen d'expression idéal pour porter des luttes de ce type¹⁵. En effet, féminisme et féminin sont encore traités avec suspicion et dédain par une culture faite par et pour les hommes et centrée sur l'univers masculin¹⁶. Dès lors, les femmes se saisissent des médiums moins investis par les forces conservatrices. La relative liberté offerte par Internet et par la bande dessinée, qui sont des canaux moins contrôlés, renforce la propension des femmes à s'en saisir pour porter leurs revendications féministes. Et la vague ne fait que commencer! ■

1. Gilles Ciment, « Femmes dans la bande dessinée. Des pionnières à l'affaire d'Angoulême », *Bulletin des bibliothèques de France*, 11, 2017, p. 148-66.

2. Katha Pollitt, « Hers, The Smurfette Principle », *The New York Times*, 7 avril 1991.

3. <http://www.lby3.com/wir/>

4. Jeffrey A. Brown, *Dangerous Curves : Action Heroines, Gender, Fetishism, And Popular Culture*, Jackson, University Press of Mississippi, 2011, p. 175-76.

5. Virginie Talet, « Le magazine Ah ! Nana : une épopée féministe dans un monde d'hommes ? », *Clio*, 24, 2006, p. 254.

6. *Idem*.

7. Ciment, *cit.*, 2017, p. 150.



Fig. 7: Exemple révélateur du sexisme éditorial : cette héroïne est trop grosse pour être en couverture. Diglee, « Le problème de l'image unique dans le monde de l'image », *Mon blog d'illustratrice*, 29 mars 2016

8. www.etatsgenerauxbd.org/etat-des-lieux/enquete-auteurs

9. Jean-Louis Tilleuil, « Auteurs de bande dessinée : les ambiguïtés persistantes du discours critique », dans Muriel Andrin et al., *Femmes et critique(s). Lettres, art, cinéma*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2009.

10. Charlotte Pudlowski, « Faut-il en finir avec la BD girly ? », *20Minutes.fr*, 13 octobre 2011.

11. Diglee, « Le problème du modèle unique dans le monde de l'image », *Mon blog d'illustratrice*, 29 mars 2016.

12. <http://bdegalite.org/temoignages/>

13. Claire Blandin, « Présentation », *Réseaux*, 201(1), 2017, p. 9.

14. Armelle Weil, « Vers un militantisme virtuel ? Pratiques et engagement féministe sur Internet », *Nouvelles Questions féministes*, 36 (2), 2017, p. 66.

15. Mona Chollet, *Beauté fatale. Les nouveaux visages d'une aliénation féminine*, Paris, Zones, 2012, p. 124.

16. Pierre Bourdieu, *La Domination masculine*, Paris, Le Seuil, 1998.